

Natacha Aprile, Maxime Bray, Défendin Détard (dir.)

INTERMÉDIAIRES ? LES FEMMES DANS LES SPHÈRES ARTISTIQUES, ENTRE ACTIONS ET CONTRAINTES (XVII^e-XVIII^e SIÈCLES)

Éditions du Centre André-Chastel

VOYAGEUSES BRITANNIQUES À LA RENCONTRE DE L'ART DURANT LE GRAND TOUR

Isabelle Le Pape

DOI : 10.62806/HKKY4874

Date de mise en ligne : 05/03/2026

URL : <https://www.centrechastel.sorbonne-universite.fr/ressources/les-editions-du-centre-andre-chastel/in-intermediaires-les-femmes-dans-les-spheres>

Licence : [CC BY-NC-ND](#)

Pour citer cet article

Isabelle Le Pape « Voyageuses britanniques à la rencontre de l'art durant le Grand Tour » in Natacha Aprile, Maxime Bray, Défendin Détard (dir.), *Intermédiaires ? Les femmes dans les sphères artistiques, entre actions et contraintes (XVII^e-XVIII^e siècles)*, Actes de la journée d'études du 8 juin 2023, Paris, Centre André-Chastel, INHA, Éditions du Centre André-Chastel, 2026, p. 27-38 ; DOI : 10.62806/HKKY4874

Voyageuses britanniques à la rencontre de l'art durant le Grand Tour

Isabelle Le Pape

Au XVIII^e siècle, les collections sont non seulement des objets de délectation esthétique, des possessions témoignant d'un accès à la culture et au patrimoine, mais encore davantage un élément de reconnaissance sociale permettant d'attester d'un statut dans la société, voire de s'y élever. Objets de convoitise circulant sur le marché de l'art européen, de nombreuses œuvres d'art ont été acquises à l'occasion du Grand Tour effectué par des jeunes aristocrates britanniques, par des diplomates, mais aussi par des femmes. En interrogeant la présence des femmes lors du Grand Tour, nous examinerons la place qu'elles ont pu occuper auprès de collectionneurs britanniques et le rôle qu'elles ont pu exercer à une période où l'art et les collections d'antiquités devenaient des sujets de conversation permettant de briller en société.

Des collectionneuses en Grande-Bretagne dès le XVII^e siècle

Les femmes ne sont pas totalement absentes de l'histoire des collections d'œuvres d'art, d'antiquités et d'objets naturels. Certaines d'entre elles, comme Catherine de Médicis ou Catherine II de Russie, ont joué un rôle incontestable dans le développement des plus grandes collections d'art occidentales. Comme le rappelle Julie Verlaine, « parmi ces "curieux-collectionneurs" de la Renaissance, la marquise de Mantoue, mieux connue sous le nom d'Isabelle d'Este, atteste la mixité de ces pratiques : cette figure incontournable est la grande pionnière qui a inspiré plusieurs générations de collectionneuses d'art et de mécènes en Occident »¹. Au XVII^e siècle, des sociétés savantes se développent et les grands pôles de cette République des Lettres et des Arts sont Paris, Londres et Leyde. Cette sociabilité savante permet de communiquer un savoir complexe à un public d'amateurs et établit des ponts entre des cultures différentes. Selon Sandrine Parageau, « on échange bien sûr des idées et des nouvelles, mais aussi des livres, des lettres, des portraits, ou encore des boutures, des semences, des médicaments. Ces échanges nécessitent des passeurs : des femmes vont trouver là un rôle qui leur permettra d'être au cœur de la sociabilité savante, et donc aussi au cœur des transferts de savoir de leur temps »². Au sein de ce réseau européen d'amateurs et de collectionneurs d'art privés, les femmes ne sont donc pas aussi absentes qu'on le pense. Marie de Hongrie, sœur de Charles Quint, fut l'une de ces collectionneuses qui rassemblèrent une quantité importante d'œuvres de primitifs flamands aux Pays-Bas. Souvent constituées autour d'objets de curiosités naturelles, ces premières collections témoignent de « l'importance prise,

1 Julie Verlaine, *Femmes collectionneuses d'art et mécènes, de 1880 à nos jours*, Malakoff, Hazan, 2014, p. 10.

2 Sandrine Parageau, *Les Ruses de l'ignorance. La contribution des femmes à l'avènement de la science moderne en Angleterre*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2010, p. 47.

chez l'*enlightenment* britannique, par l'histoire naturelle, qui mobilisait dès le milieu du XVII^e siècle un grand nombre de collectionneurs et qu'institutionnalisèrent les musées, tels celui de la Royal Society, l'Ashmolean Museum et le British Museum»³.

Parmi ces collectionneurs se trouve la comtesse Alethea Talbot, comtesse d'Arundel (v. 1585-1654), qui perpétuait une tradition de collection et de mécénat dans les grandes familles aristocratiques comme celles des Pembroke, des Cavendish ou des Devonshire. En outre, elle fut la première autrice d'une publication scientifique dans un monde dominé par ses collègues masculins. En effet, durant toute son existence, elle s'intéressa aux pouvoirs médicaux des plantes et publia ses recettes dans *Natura Exenterata*⁴ (1655). Ce premier ouvrage scientifique attribué à une femme en Angleterre témoigne de la participation de quelques femmes aux débats scientifiques et philosophiques de l'époque. En compagnie de son époux, Thomas Howard, elle voyagea à Heidelberg en 1613, finança un séjour en Italie en 1613-1614 et fut l'une des premières à acquérir des statues antiques. Voyageant à Rome, Naples, Padoue, Gênes, Turin et Paris, elle retourna en Italie en 1622 et vécut à Venise au palais Mocenigo, où elle éleva ses deux fils. Fréquentant régulièrement l'ambassadeur britannique Henry Wotton, elle partageait avec lui un intérêt pour les expériences scientifiques et pour l'art, employant le marchand d'art Thomas Coke pour recruter des artistes de talent pour la Cour britannique. Après le décès de son époux, Alethea Talbot hérita d'une collection de 600 peintures et dessins, avec des œuvres de Dürer, Holbein, Brueghel, Rembrandt, Rubens, Van Dyck, Raphaël et Titien⁵. Cette première grande collectionneuse obéissait à une tradition qui favorisait le développement du collectionnisme autour de l'aristocratie avec un intérêt marqué pour l'acquisition d'œuvres d'art, de curiosités et de productions naturelles, mêlant une érudition personnelle et un besoin d'affirmer son statut social.

Sa descendante, Margaret Cavendish Bentinck (1715-1785), hérita d'une grande partie de sa collection qu'elle installa dans sa demeure de Bulstrode Hall, siège d'une des plus grandes collections d'art, d'antiquités et de productions naturelles d'Angleterre (Fig. 1). Férue de botanique, principal sujet de sa correspondance, elle était en relation avec des naturalistes et fit cataloguer sa collection de coquillages par le botaniste suédois Daniel Solander. Margaret Cavendish incarne ici un type répandu, plus souvent masculin que féminin, d'amateur de curiosités, passionné de sciences naturelles autant que d'art. Dès son enfance, celle qui est également connue sous le nom de duchesse de Portland, accumula à Bulstrode Hall une vaste collection d'objets minéraux, végétaux, animaux et d'*artificialia*. L'ensemble, appelé « musée », est indissociable du militantisme de la duchesse, qui était convaincue, comme ses amies de la Société des bas-bleus dont elle était membre, que l'action intellectuelle et culturelle des femmes était l'un des moyens les plus sûrs de leur émancipation politique et sociale. Sa demeure est typique de ces *country houses* dans lesquelles les collectionneurs installent leur collection et l'offrent à l'admiration des visiteurs. Située dans le Buckinghamshire, la propriété comportait une ménagerie. Les botanistes Joseph Banks et Daniel Solander lui offrirent de nombreux spécimens de plantes exotiques. Selon Jonathan Scott, elle possédait dans sa collection des spécimens rares et précieux, « *Japanese porcelain, French snuffboxes, Italian cameos, Roman statuary and other antiquities – but her great love was natural history. She collected minerals, fossils, insects, corals, and thousands of shells* »⁶. Des visiteuses témoignèrent de la richesse de cette collection dans leur correspondance, comme Elizabeth Montagu, qui suggéra

3 Krzysztof Pomian, *Le Musée, une histoire mondiale*, t. 2, *L'Ancrage européen, 1789-1850*, Paris, Gallimard, 2021, p. 191.

4 Philiatros [Alethea Talbot], *Natura Exenterata or Nature unbowelled*, Londres, H. Twiford, G. Bedell, N. Ekins, 1655.

5 Lionel Cust, Mary L. Cox, « Notes on the Collections Formed by Thomas Howard, Earl of Arundel and Surrey, KG and Inventory of the Arundel Collection », *The Burlington Magazine*, vol. 19, n. 101, 1911, p. 278-286.

6 Jonathan Scott, *The Pleasures of Antiquity*, New Haven/Londres, Yale University Press, 2003, p. 217.



Fig. 1 : George Vertue, d'après Christian Frederick Zincke, *Margaret Duchess of Portland, William Duke of Portland and Lady Mary Wortley Montagu, in ovals, with emblematic and heraldic devices, 1738*, Londres, Wellcome Collection 546496i

à sa cousine de visiter Bulstrode dans le Buckinghamshire : « *I believe menagerie at Bulstrode is exceedingly well worth seeing, for the Duchess of Portland is as eager in collecting animals, as if she foresaw another deluge, and was assembling every creature after its kind, to preserve the species*⁷. »

Margaret Cavendish, comme Alethea Arundel avant elle, fréquentait des salons et des cercles savants, des lieux apparus en Angleterre au xvii^e siècle avec l'engouement pour la philosophie naturelle et expérimentale qui donna l'impulsion aux conversations informelles de savants. La Society of Friendship de la poétesse Katherine Philips (1632-1664), ou encore le cercle Arundel, faisaient cependant exception, on y parlait essentiellement poésie et arts⁸. Margaret Cavendish, « témoin de conversations savantes sur le continent, fréquentait ce qui s'apparente davantage à un salon à Paris, puis à Anvers »⁹. Selon Horace Walpole, sa collection rivalisait avec celles des collectionneurs masculins : « *Few men have equaled Margaret Cavendish Holles, Duchess of Portland in the mania of collecting, and perhaps no woman*¹⁰. » Un catalogue témoigne de l'importance de cette collection. Publié en 1786¹¹ à l'occasion de la vente de celle-ci, après le décès de la duchesse, en 1785, il décrit la grande richesse de ses collections exposées dans sa résidence londonienne et

7 *Ibid.*, p. 222.

8 S. Parageau, *Les Ruses de l'ignorance*, op. cit., p. 50-51.

9 *Ibid.*, p. 51.

10 Horace Walpole, *The Duchess of Portland's Museum*, New York, The Grolier Club, 1936, p. vi.

11 *A Catalogue of the Portland Museum lately the property of the Duchess dowager of Portland, deceased, which will be sold by auction by Mr Skinner... on the 24th of April 1786...* Londres, Skinner, 1786. Consultable sur <https://wellcomecollection.org/works/tskvaavg>

à Bulstrode. Lors de l'inventaire, un visiteur témoignait en 1769 : « *This place is well worth seeing, a most capital collection of pictures, numberless other curiosities, and works of taste in wich the Duchess has displayed her well-known ingenuity... I was never more entertained than at Bulstrode*¹². »

Les cercles de sociabilité autour des voyageuses britanniques

C'est généralement de retour en terre britannique, après avoir effectué le Grand Tour, que les collectionneurs exposaient leurs collections afin de témoigner de leur érudition et de leur statut dans la société. Ces spécimens naturels et ces antiquités rapportées d'Italie, de Grèce ou d'Orient étaient exhibés dans les demeures des aristocrates et faisaient l'objet d'un commerce florissant. Avec le développement du marché de l'art européen à Paris, à Londres, à Amsterdam et à Rome, les réseaux de sociabilité autour des collections d'art et d'antiquités, qui s'étaient construits dès le XVII^e siècle, s'étoffent tout au long du XVIII^e siècle. Les collectionneurs établissent des liens nouveaux avec des marchands et des antiquaires, à une échelle européenne. Si les femmes sont généralement absentes des cercles d'initiés et des sociétés d'art et d'archéologie (Royal Society, Society of Antiquaries, club Saint James, Society of Dilettanti...), elles sont présentes dans ces villes d'Italie ou d'Europe et participent aux discussions sur l'art et l'antiquité, notamment dans les salons et les réceptions. Si, durant la première moitié du XVIII^e siècle, le Grand Tour est davantage prisé par les jeunes gens, principalement issus de l'aristocratie ou de la *gentry*, il n'est pas réservé aux hommes et un certain nombre de femmes y prennent part. D'ailleurs, on partait souvent « en famille » et les filles accompagnaient leurs parents durant ce périple. Néanmoins, comme le rappelle Isabelle Baudino, « la majorité des femmes voyagèrent à l'instigation de leur mari, sous leur contrôle, voire à l'occasion d'un voyage de noces dans le cas de Hester Lynch Piozzi de Marianne Colston. Sans se déplacer sous la houlette conjugale, les célibataires — Helen Maria Williams et Anne Plumptre — voyagèrent le plus souvent sous escorte »¹³. Certaines suivaient leur frère, comme lady Elizabeth Percy, duchesse de Northumberland (1716-1776), qui publia en 1775 son journal de voyage aux Pays-Bas de manière anonyme : *A Short Tour Made in the Year One Thosund and Seven Hundred and Seventy*¹⁴. De nombreuses Britanniques se lançaient ainsi sur les routes d'Europe et publiaient leurs récits de voyage.

Contrairement à l'élite masculine, focalisée sur la grandeur du passé, les femmes veillaient à broser un portrait social contemporain du pays visité et rendaient compte de leur expérience dans leurs écrits, comme Mary Wollstonecraft (1759-1797), qui se rendit en France pour assister aux événements révolutionnaires dont elle fit l'apologie dans *A Vindication of the Rights of Woman*¹⁵ (1792). Elle y recherchait la compagnie d'autres Britanniques, comme Helen Maria Williams (1759-1827), et fréquentait des expatriés résidant dans la Capitale. Un autre voyage en Scandinavie, en compagnie de la fille qu'elle avait eue avec le diplomate américain Gilbert Imlay et d'une femme de chambre, lui inspira le récit de ses pérégrinations en 1796 : *Letters written during a short residence in Sweden, Norway and Denmark*. On le voit, les voyageuses nouaient des relations avec différents intermédiaires qui participaient à la vie intellectuelle et culturelle lors de leur séjour.

12 Stacey Sloboda, « Displaying Materials: Porcelain and Natural History in the Duchess of Portland's Museum », *Eighteenth-Century Studies*, vol. 43, n° 4, Summer 2010, p. 455-472.

13 Isabelle Baudino, « Les voyageuses britanniques à Paris : un point de vue féminin sur l'art ? », dans Mechthild Fend, Melissa Hyde, Anne Lafont (dir.), *Plumes et pinceaux : discours de femmes sur l'art en Europe, 1750-1850 : anthologie*, Dijon/Paris, les Presses du réel/Paris, INHA, 2012, p. 157.

14 Elizabeth Seymour Percy, Duchess of Northumberland, *A Short Tour Made in the Year One Thousand Seven Hundred and Seventy One*, Londres, 1775.

15 Mary Wollstonecraft, *A Vindication of the Rights of Woman, with Strictures on Political and Moral Subjects*, Londres, J. Johnson, 1792.

Certaines d'entre elles, comme lady Elizabeth Webster (1771-1845), s'intéressaient aux expériences scientifiques et avaient accès au commerce des instruments scientifiques. Lady Webster possédait par exemple un télescope lorsqu'elle séjournait à Nice lors de son périple en Europe avec son époux, sir Godfrey Webster, de vingt ans son aîné.

La plupart des voyageuses se rassemblaient en petit comité, comme Claire Clairmont (1798-1879), qui séjourna à Nice en 1830 et accompagna sa belle-sœur Mary Shelley en passant par la Suisse avec lord Byron et Percy Shelley, en route pour l'Italie en 1818. La fréquentation de ce cercle littéraire autour de la figure de Byron fit d'elle une personnalité importante de la colonie anglaise en Europe. Mais Claire Clairmont n'était pas admise dans toutes les sociétés en raison de ses liens familiaux avec le libre penseur William Godwin et de son association avec Byron, figure controversée pour la liberté de ses mœurs. Comme le souligne Nicolas Bourguinat, les femmes avaient une part réelle dans le fonctionnement d'un réseau autour de Shelley et de Byron :

Claire Clairmont fut le témoin privilégié de la proximité des couples formés par Percy et Mary Shelley et par George Tighe et Lady Mount Cashell. Clairmont faisait de nombreux va-et-vient entre Pise et Florence. Néanmoins, certains indices laissent penser que dans cette communauté, les femmes étaient aussi écrasées par les personnalités des deux poètes et que tout bien pesé elles remplissaient des rôles assez traditionnels d'hôtesse¹⁶.

L'autonomie et la capacité d'émancipation des voyageuses du XVIII^e siècle étaient donc relativement faibles, parce qu'elles voyageaient presque toujours en compagnie, enserrées par un carcan d'obligations et par un réseau étroit de relations :

Considérées comme des comparses par leurs compagnons de route, elles ne pouvaient guère que prolonger en terre étrangère leur rôle de maîtresses de maison et éventuellement de mères [...] Elles apparaissaient en contradiction avec leur assignation à la sphère domestique, à une époque où justement un véritable torrent de littérature moraliste déferlait pour mieux les y garder prisonnières¹⁷.

Ces femmes, qui appartenaient à l'élite britannique, jouaient néanmoins un rôle central dans l'introduction d'autres voyageuses dans la haute société locale. Elles intervenaient directement sur place ou à distance grâce à des lettres de recommandation et jouaient le rôle de relais pour intégrer les nouvelles venues aux cercles de sociabilité mondaine. À tour de rôle, les femmes de la noblesse britannique organisaient des soirées rassemblant notabilités locales et voyageurs de qualité. Étant donné la mobilité des voyageurs, ces réunions étaient peu propices à la création de salons permanents, toutefois, ces sociétés informelles connaissaient un succès. Le modèle des *conversazioni* en Italie, semblable à celui des *Assemblies* qui se tenaient en Angleterre dans les villes d'eaux comme Bath, se partageait entre le cadre privé des maisons et des réceptions et des lieux publics incontournables de la vie urbaine des élites, comme les théâtres, les galeries d'art et les monuments qu'il s'agissait de visiter lors du Grand Tour.

Mariana Starke (1762-1838), femme de lettres, fut l'une des premières femmes à publier une série de guides de voyage en Italie, de 1802 à 1836¹⁸. Ayant séjourné en Ligurie et en Piémont de 1792 à 1798, puis de 1817 à 1819, elle vécut avec sa famille à Pise. Son guide intitulé *Voyages en Italie*¹⁹ permet de retracer ses déplacements à travers la Péninsule, avec les descriptions des villes de Rome, Livourne, Pise, Florence, Naples, Sorrente et Venise. Il rassemble de précieuses informations dans le domaine artistique, mais propose aussi de nombreux renseignements d'ordre

16 Nicolas Bourguinat, « Et in Arcadia ego... », *Voyages et séjours de femmes en Italie, 1770-1870*, Montrouge, Éditions du Bourg, 2017, p. 97.

17 *Ibid.*, p. 31-33.

18 Mariana Starke, *Letters from Italy, between the Years 1792 and 1798, Containing a View of the Revolutions in that Country, from the Capture of Nice by the French Republic to the Expulsion of Pius VI from the Ecclesiastical State*, Londres, R. Phillips, 1800. Disponible sur <https://wellcomecollection.org/works/gr8uexze/items>, consulté le 15 janvier 2024.

19 *Ead.*, *Travels in Italy, Between the Years 1792 and 1798, with a supplement comprising Instructions for travelling in France*, Londres, Phillips, 1802.

pratique sur les voies de communication, les stations de poste et les villes italiennes et françaises. Mariana Starke donne force détails, comme lors de cette expédition sur le site archéologique de Pompéi : « *We hired a carriage for the whole day, took a cold dinner, bread, wine, knives, forks, and glasses, and set out at seven in the morning for Pompeii*²⁰... »



Fig. 2 : Richard Earlom, after George Romney, *Emma Hamilton in an attitude towards a mimosa plant, causing it to demonstrate sensibility*, Londres, John & Josiah Boydell, 1789, Londres, Wellcome Collection 3996i

Parmi ces voyageuses, certaines se sont fait remarquer par leur façon de profiter d'un séjour sur le Continent pour s'affranchir des règles sociales britanniques, telle Amy Lyon, connue sous le nom d'Emma Hart, future lady Hamilton (1765-1815) (Fig. 2), qui s'installa à Naples en 1786. La ville de Naples était une étape du Grand Tour qui ne fut fréquentée qu'à la fin du XVIII^e siècle, après le début des premières fouilles de Pompéi, en 1748 : « *It was only towards the end of the century that the area of south of Naples became generally known. Travel was difficult and the inhabitants were both suspicious and superstitious*²¹. » Comme le rappelle Francis Haskell, Naples attirait les étrangers qui y venaient « pour y acheter les sculptures, les peintures et autres reliques exhumées au cours des fouilles de Herculaneum et de Pompéi. Nulle part au monde les trésors nationaux ne faisaient l'objet d'un contrôle aussi strict »²². L'ambassadeur sir William Hamilton, qu'Emma épousa en 1791,

²⁰ *Ibid.*, p. 2.

²¹ John Ingamells, « Discovering Italy : British Travellers in the Eighteenth Century », dans Andrew Wilton et Ilaria Bignamini, *Grand Tour, The Lure of Italy in the Eighteenth Century*, cat. exp., Londres, Tate Gallery, 10 octobre 1996-5 janvier 1997, Rome, Palazzo delle esposizioni, 5 février 1997-7 avril 1997, Londres, Tate Gallery, 1996, p. 24.

²² Francis Haskell, *L'Amateur d'art*, Paris, Librairie générale française, 1997, p. 120.

était un antiquaire *connoisseur* et géologue. Il effectuait des collectes de minéraux sur le Vésuve, ce qui lui ouvrit les portes de la Royal Society. Sa collection de vases²³ faisait de lui un membre de la société des Dilettanti :

Sir William Hamilton made use of his long stay as ambassador in Naples to acquire gems. Many of these came from excavations in and around the city, but he also bought from dealers in Rome such as Byres and he commissioned modern works from Pichler, Marchant and other carvers. A large number of gems were included in a batch of antiquities that he sold to the British Museum in 1772 and a second collection, which included some very fine cameos, was sold to Sir Richard Worsley in 1791²⁴.



Fig. 3. : James Gillray, *Five elderly ladies caricatured as young women performing a sacrifice in a classical tableau*, 1787, Londres, Wellcome Collection 36268i

Lady Hamilton fut la muse du peintre George Romney et l'amante de l'amiral Nelson. Fréquentant les cercles artistiques, elle fut portraiturée par le peintre Hugh Douglas Hamilton, qui séjournait à Naples en 1788 et la représenta dans *Emma, Lady Hamilton as three muses* (coll. part.). Emma Hamilton jouait ainsi un rôle de médiatrice des arts par la diffusion de son image, même si elle était souvent caricaturée, notamment par James Gillray, en raison de ses mœurs non conventionnelles (Fig. 3). Figure populaire, jouant avec son image de muse, Emma Hamilton avait pu s'élever dans la société grâce à ses rencontres avec des artistes et des hommes de pouvoir. En adoptant des attitudes d'héroïnes antiques dans ses portraits en Circé, en Médée ou en Thétis que le peintre George Romney réalisa de 1782 à 1786, Emma Hart Hamilton n'était pas un simple modèle, mais

²³ Pierre-François Hugues d'Hancarville, *Antiquités étrusques, grecques et romaines, tirées du cabinet de M. Hamilton. Collection of Etruscan, Greek and Roman Antiquities from the Cabinet of the Hon. William Hamilton, His Britannick Majesty's Envoy Extraordinary to the Court of Naples*, Naples, Morelli, 1766-1767.

²⁴ N. Bourguinat, « Et in Arcadia ego... », *op. cit.*, p. 113-114.

s'engageait dans le processus de composition de ces images qui séduisaient les *connoisseurs* et l'aidaient à pénétrer dans ces cercles artistiques relativement fermés aux femmes. Également portraiturée par Reynolds, Thomas Lawrence, Gavin Hamilton, Angelica Kauffmann et Élisabeth Vigée-Le Brun, elle incarne à la perfection l'amie des artistes.

La mise en récit des découvertes artistiques lors du Grand Tour

« Le parcours est bien connu : traversée de la Manche et escale à Calais ou à Boulogne pour atteindre la première ville d'importance : Paris. La capitale française, représentée comme le haut lieu du bon goût et des coteries littéraires, est aussi la première étape pour accéder à la haute société européenne²⁵ », avant de rejoindre les villes italiennes, Florence, Rome, Naples ou Venise, comme le rappelle Isabelle-Eve Carlotti-Davier :

Most travellers came to Italy through France. They would cross the Alps, carried in a chair, at Mont Cenis and descend to Turin, or alternatively take a felucca from Marseilles and land at Genoa. [...] The greatest attractions of the tour, in the order in which they were generally visited, were the cities of Florence, Rome, Naples and Venice²⁶.

Une des premières voyageuses britanniques fut lady Mary Wortley Montagu (1689-1762), épouse de l'ambassadeur britannique dans l'Empire ottoman, dont les *Turkish Embassy Letters*, écrites en 1717 et publiées à titre posthume en 1763, servirent d'exemple dans la narration d'une expérience de voyage. Ayant grandi dans les milieux intellectuels de Londres, elle eut l'occasion de suivre son époux lors de ses missions en passant par Rotterdam, Vienne, Istanbul, la Grèce, puis l'Afrique du Nord. Ses *Turkish Embassy Letters* firent connaître des régions encore peu fréquentées. Lady Montagu était une figure encore très marginale dans le milieu diplomatique entre Turquie et Occident. Néanmoins, elle donna le premier témoignage ethnographique sur une civilisation qu'elle put observer avant la lente décadence de l'Empire ottoman. À travers l'écriture du voyage, les femmes eurent ainsi accès aux discours publics traditionnellement réservés aux hommes. Dans les différentes contrées visitées sur le parcours, lady Montagu rencontrait des Britanniques regroupés en communauté d'expatriés ou de voyageurs : « *In Florence, Rome, Naples and Venice there are gathered communities of British who would exchange calls, eat together. Lady Mary Wortley Montagu commented that "the boys only remember where they met with the best wine or the prettiest women²⁷"* ». Membres de l'aristocratie, de la *gentry* ou même des classes moyennes, les voyageuses, comme lady Montagu, témoignaient d'une grande habileté dans l'art de la sociabilité, leur permettant de tisser des liens entre les différentes communautés et réseaux en présence.

Certaines voyageuses se lancèrent à sa suite dans la publication de leur récit de voyage ou dans la rédaction de guides, à l'instar de l'irlandaise Anna Miller (1741-1781), qui publia en 1776 des *Letters from Italy*²⁸ dans lesquelles elle relate sa découverte de l'art italien alors qu'elle voyageait avec son mari à la recherche d'antiquités à acquérir. Tenant un salon dans sa villa des environs de Bath, elle contribua à la diffusion de l'art antique auprès d'un réseau de collectionneurs et d'amateurs. En Italie, le salon de lady Miller rassemblait des amateurs d'antiquités. Elle-même acheta des vases antiques chez Frascati, un antiquaire romain, autour de 1759.

25 I.-E. Carlotti-Davier, « Les voyageuses britanniques à Nice de la fin du XVIII^e siècle au début du XIX^e siècle : un espace relationnel à dimensions multiples », *Cahiers de la Méditerranée*, n°94, 2017, Université Côte d'Azur, p. 305-330

26 J. Ingamells, « Discovering Italy : British Travellers in the Eighteenth Century », art. cit., p. 22.

27 *Ibid.*, p. 25.

28 Anna Miller, *Letters from Italy, Describing the Manners, Customs, Antiquities, Paintings, etc. of that Country, in the Years 1770 and 1771, to a Friend Residing in France*, Londres, E. and C. Dilly, 1776.

La plupart des femmes partageaient leur expérience du Grand Tour dans leur correspondance ou dans des mémoires, comme l'écrivain lady Margaret Blessington (1789-1849), qui fréquentait des cercles littéraires et publia ses mémoires en Italie. C'est en séjournant quelques mois à Gênes qu'elle rencontra Byron, dont elle consigna les échanges dans *Conversations avec Lord Byron*²⁹. Les voyageuses tenaient salon, publiaient leurs échanges ou itinéraires de voyage et jouaient par là même un rôle central dans la mise en relation des différents acteurs et réseaux en présence lors du Grand Tour. Cette compagnie féminine reproduisait certaines formes de sociabilité «à l'anglaise», permettant ainsi aux voyageurs de retrouver à l'étranger la culture de leur pays d'origine. Parmi les voyageuses britanniques, certaines appartenaient à l'aristocratie ou occupaient des fonctions à la Cour d'Angleterre. Parmi elles figuraient des Irlandaises ou des Écossaises, comme lady Mary Graham de Balgowan (1757-1792), qui entretint des rapports étroits à Nice avec les Spencer et les Cavendish³⁰.

À la rencontre de l'art et de l'Antiquité

La plupart des voyageuses britanniques démontraient, au cours de leur périple, une volonté de se présenter comme des femmes instruites et curieuses d'apprendre, elles fréquentaient les salons et les cercles d'érudits et d'artistes. Certaines d'entre elles consacraient du temps à l'écriture, mais également à la lecture de guides, de traités scientifiques ou de récits de voyage. D'autres participaient à des cercles de sociabilité où elles faisaient la connaissance de personnalités contribuant à leur formation intellectuelle. Ellis Cornelia Knight (1757-1837) fut l'une de ces artistes britanniques, également paysagiste, qui séjourna en Italie et côtoya les peintres Joshua Reynolds et Angelica Kauffmann ainsi que l'écrivain Samuel Johnson et le philosophe Edmund Burke. Installée en Italie avec sa mère dès 1776, elle publia des romans de manière anonyme, comme *Dinarbas* en 1790 et *Marcus Flaminius* en 1792, et correspondit avec des femmes de lettres, telles Frances Burney, Germaine de Staël, Jane Porter. Elle rencontra sir William et lady Emma Hamilton ainsi que lord Nelson à Naples. En 1818, de retour en Italie, elle enseigna l'anglais, la littérature, les sciences et les beaux-arts au jeune Massimo Taparelli, marquis d'Azeglio, amateur de musique et de peinture, futur homme d'État. D'autres Britanniques jouèrent un rôle important dans la sphère artistique, comme l'Irlandaise Anna Jameson (1794-1860), première femme britannique à se définir comme une spécialiste d'histoire de l'art, qui fut considérée comme la « mère de la critique d'art » de langue anglaise. Elle publia *A Companion to the Private Galleries*³¹ en 1842, vingt ans après son premier voyage en Italie, après des voyages en Europe et au Canada. Une autre artiste



Fig. 4 : *Maria Costive at her studies*, Londres (14 Marylebone Street, Golden Square), E. Jackson, 29 avril 1786, Londres, Wellcome Collection 331971

29 Margaret Blessington, *Conversations de lord Byron avec la comtesse de Blessington*, Paris, H. Fournier jeune, 1833.

30 Isabelle-Eve Carlotti-Davier, « Les voyageuses britanniques à Nice à la fin du XVIII^e siècle au début du XIX^e siècle : un espace relationnel à dimensions multiples », *Cahiers de la Méditerranée*, 94, 2017, p. 305-330. <https://journals.openedition.org/cdlm/8740>

31 I. Baudino, « Les voyageuses britanniques à Paris : un point de vue féminin sur l'art ? », art. cit., p. 156.

fréquentant les cercles britanniques en Italie joua un rôle important dans ce milieu durant le Grand Tour. Il s'agit de Maria Cosway (1760-1838), qui jouit d'un certain prestige au cours de la période révolutionnaire (Fig. 4). Épouse du miniaturiste Richard Cosway, elle eut l'occasion de réunir une collection d'art, *la collezione Maria e Richard Cosway*, et fonda un collège pour jeunes filles anglaises à Florence, puis à Lodi³². Peintre au style sentimental apprécié du public féminin et s'inspirant des figures de l'Antiquité (Fig. 5), elle contribua à la sociabilité britannique en Italie et au rayonnement des arts.

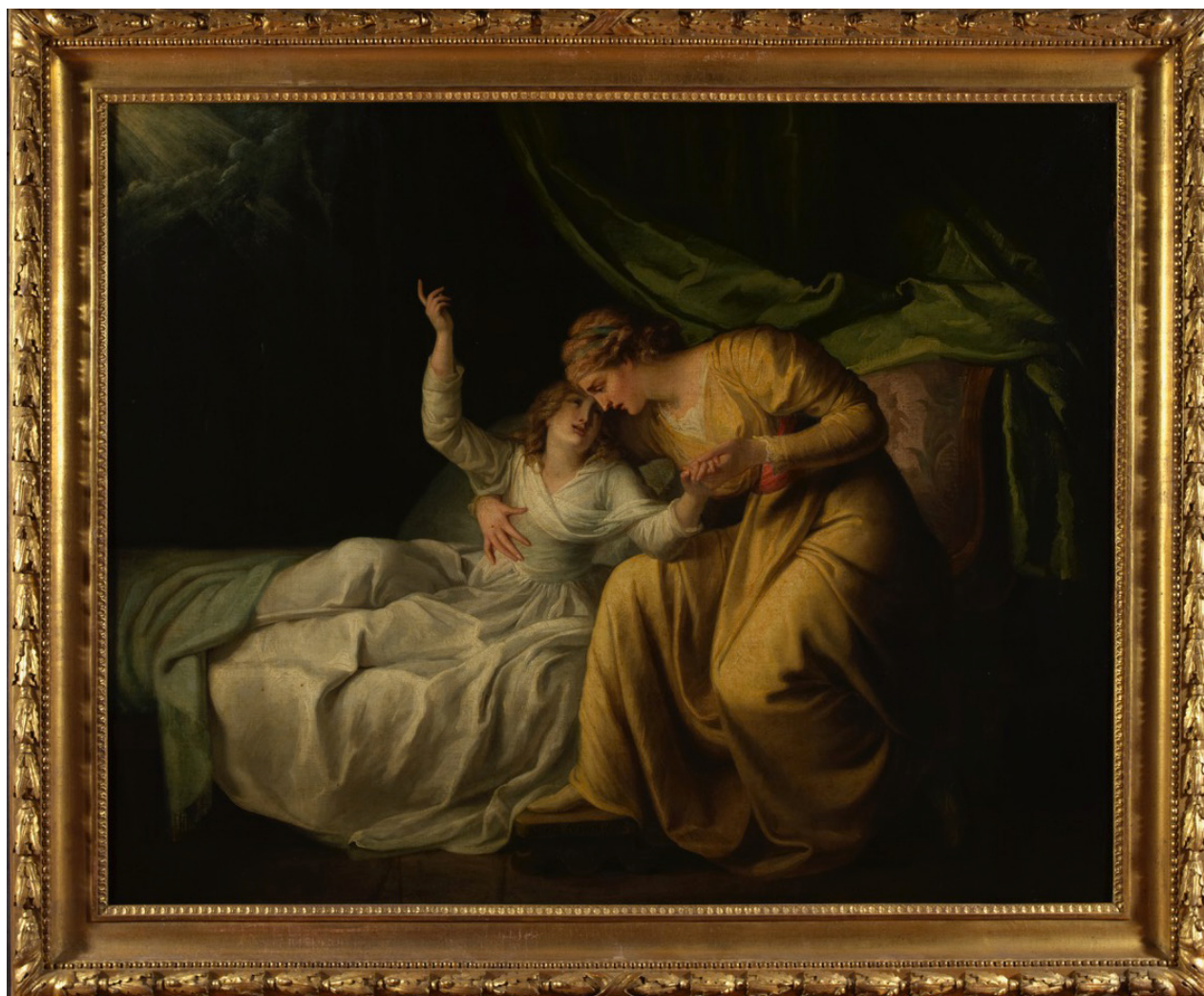


Fig. 5 : Maria Hadfield Cosway, *La Mort de Miss Gardiner* (1789), Vizille, musée de la Révolution française, Inv. MRF 1994-30.

D'autres artistes, comme la sculptrice Anne Seymour Damer (1748-1828), qui avait reçu une formation artistique en suivant des cours de sculpture et d'anatomie, fut au cœur des sociabilités artistiques en Italie comme en Angleterre. Fille de l'homme d'État britannique Henry Seymour Conway, son parrain était le célèbre collectionneur Horace Walpole, fils du Premier ministre britannique, qui l'éleva pendant que son père menait sa carrière politique. Elle hérita de la villa de Strawberry Hill à la mort de Walpole. Fréquentant sir Joshua Reynolds, le philosophe David Hume et l'artiste Angelica Kauffmann, elle voyageait régulièrement et traversa la France en 1790-1791. Élève des sculpteurs John Bacon et Giuseppe Ceracchi, avec lesquels elle voyagea en Italie, elle

32 « Lodi, le 24 mai 1830, Cher Monsieur, J'ai reçu votre lettre de Brighton le 25 avril alors que je passais quelques jours chez mon cousin près du lac de Côme. » Fanny Reboul, « Maria Cosway », dans M. Fend, M. Hyde, A. Lafont, *Plumes et pinceaux*, op. cit., p. 98.

devint rapidement célèbre et fut membre de la Royal Academy en 1784. Ayant publié le roman *Belmour* en 1801, lady Damer échangeait régulièrement avec Madame de Staël ainsi qu'avec son amie l'écrivaine Mary Berry. Lors de ses voyages en Italie en 1778-1779, 1781-1782, puis en 1786, elle prit part aux circuits de formation et de reconnaissance des artistes, qui supposaient de fréquents va-et-vient, car collectionneurs et amateurs cherchaient volontiers à rencontrer les artistes.

Des années 1770 au milieu du XIX^e siècle, le séjour italien des aristocrates et membres de la haute société européens était jalonné de visites d'ateliers, de rencontres avec les marchands d'art et les artistes. Cette curiosité était intrinsèquement liée aux pratiques sociales et la contribution des femmes n'était pas négligeable. On peut donc, à travers l'exemple de trois femmes artistes britanniques, mesurer le rôle qu'elles ont pu jouer durant le Grand Tour, lorsqu'elles séjournaient à Paris, la capitale européenne des arts, mais aussi en Italie, dans les milieux artistiques. Au fil des visites dans les différents musées et dépôts parisiens, ces femmes artistes ainsi que des femmes de lettres comme Anne Plumptre ou Marianne Colston construisirent un véritable discours d'expertise sur les productions artistiques et participèrent directement aux débats artistiques. L'Anglaise Marianne Colston, épouse du marchand et philanthrope Edward Colston, rendit compte de son séjour sur le Continent dans *Journal of a Tour*³³ (1822). Dans ce milieu artistique et intellectuel propre au XVIII^e siècle, de nouveaux espaces culturels faisaient leur apparition, notamment les musées, où se pratiquait une sociabilité cultivée. Ces espaces alternatifs aux galeries et aux demeures privées, où étaient auparavant visibles les collections, amenèrent une nouvelle idée de la rencontre avec les œuvres d'art. Anne Plumptre, traductrice qui fréquentait, en compagnie de son frère James Plumptre, le cercle Enfield, composé de *litterati*, a laissé une littérature de voyage qui témoigne de l'importance de ces nouveaux lieux d'exposition qu'étaient les musées, en particulier après le séjour qu'elle effectua avec des amis en France de 1802 à 1805 (*Relation d'un séjour de trois ans en France*³⁴, 1810). Les descriptions de ses visites au Louvre reflètent son expertise, notamment lorsqu'elle évoque les aménagements et la disposition des collections : « *One impression, which must be deeply felt on visiting this spot, is admiration of the constancy and perseverance shown by Lenoir, the great contriver and executor of the plan of this museum, in rescuing from destruction so many valuable remnants of antiquity*³⁵... »

D'après Fanny Reboul, « son projet le plus ambitieux était d'effectuer la copie et la gravure des œuvres du futur musée du Louvre agencées par Vivant Denon, ce travail mené avec Julius Griffiths s'avéra difficile, mais donna lieu à la publication de planches³⁶ ». Elle rencontra à plusieurs reprises Jacques-Louis David et Élisabeth Vigée-Le Brun ainsi que diverses personnalités artistiques : « Jeudi matin, en compagnie de M. B, nous avons visité la magnifique galerie du Louvre. Avec quelle splendeur l'architecture, la sculpture, la peinture, les marbres et les dorures concourent ici à l'enchantement du spectateur³⁷ ! » Comme en attestent ses écrits, l'intérêt d'Anne Plumptre pour les arts se manifeste dans les commentaires très informés des œuvres qu'elle admira et également dans les nombreux dessins qu'elle exécuta lors de son voyage.

33 Marianne Colston, *Journal of a Tour in France, Switzerland and Italy*, Paris, A. W. Galignani, 1822.

34 Anne Plumptre, *A narrative of a three years' residence in France, principally in the Southern departments, from the year 1802 to 1805*, Londres, R. Taylor, 1810. Disponible sur Gallica. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1022146/f53.item>

35 « En visitant cet endroit, chacun concevra une admiration profonde pour la ténacité et la persévérance dont le grand Lenoir a fait preuve en imaginant, en réalisant le plan du musée et en sauvant ainsi de la destruction tant de précieux vestiges de l'ancien temps. » *Ibid.*, p. 30.

36 F. Reboul, « Maria Cosway », art. cit., p. 95.

37 M. Colston, *Journal d'un voyage en France*, Paris, Galignani, 1822, vol. 1, ch. 1, p. 13-15.

Conclusion

Qu'elles soient artistes, muses comme Emma Hamilton, femmes de lettres, épouses de collectionneurs ou simplement en contact avec des acteurs du monde de l'art et de l'archéologie du XVIII^e siècle, de nombreuses voyageuses britanniques jouèrent un rôle important dans les sphères artistiques et intellectuelles à l'époque du Grand Tour, dans un milieu très masculin et très élitiste. L'ouverture intellectuelle des femmes, au XVII^e siècle, avait été le prélude à ce nouveau rôle, grâce à la part prise par certaines d'entre elles dans la culture de leur temps et à leur conquête d'espaces de liberté. Ces voyageuses britanniques, chroniqueuses du Grand Tour et des réseaux de sociabilité, contribuèrent directement ou indirectement à la production artistique ainsi qu'aux débats artistiques et esthétiques contemporains. Artistes, collectionneuses, salonnières, femmes de lettres, elles ont longtemps été exclues de l'histoire académique de l'art, alors qu'elles jouèrent, lors du Grand Tour, un rôle central dans la formation des cercles cosmopolites. Ces « rendez-vous » de l'élite européenne étaient soutenus par les actions de médiation de ces femmes qui recevaient, échangeaient et entretenaient des correspondances au sein de réseaux de sociabilité élargis. À travers la pratique du voyage au féminin, fondée en grande partie sur des enjeux de distinction intrinsèques au modèle du Grand Tour, la représentation des femmes était encouragée et recherchée. Les voyageuses se conformaient ainsi au rôle qui leur était traditionnellement assigné. Néanmoins, elles nourrissaient des ambitions intellectuelles inspirées par les salonnières françaises ou italiennes ou encore par certaines femmes savantes en Europe. De multiples rencontres et espaces de sociabilité en lien avec les arts et les découvertes archéologiques s'ouvraient ainsi aux voyageuses comme autant d'expériences à mobiliser et de savoirs à saisir. Parallèlement à ces réceptions et à ces rencontres, les voyageuses furent actives dans la diffusion des rencontres avec l'art, notamment dans des récits, souvent présentés comme des journaux, le plus souvent rédigés à partir de lettres privées. Très prisée au XVIII^e siècle, la forme épistolaire fut souvent un choix stratégique, puisqu'elle permettait de mettre en garde le lecteur ou de partager des opinions personnelles. Rédigés par des femmes de lettres qui bénéficiaient d'une véritable notoriété, ces récits témoignent de la mobilité remarquable des femmes britanniques au tournant du XVIII^e siècle.